
Les enjeux du discours littéraire dans les fictions de Jean-Paul Tooh-Tooh

Houessou S. Akerekoro

Université d'Abomey-Calavi (Bénin)

RÉSUMÉ

La réflexion analyse comment l'esthétisation du discours dans les nouvelles et le théâtre de Jean-Paul Tooh-Tooh s'accomplit dans une perspective profondément sociale et politique. Notre approche, sociosémiotique et somanalytique, part de la représentation de l'espace et des mobiles du fait divers comme éléments cognitifs pour mettre en relief la déréliction sociale liée à l'amour et à la politique. Le premier flirte avec homosexualité, prostitution, pornographie, violences sexuelles ; le second avec narcotrafic, immigration, démagogie et toutes sortes de violence. Les deux riment avec l'argent et la mort. Cette folie effroyable de la vie n'empêche pas certains personnages de symboliser l'espoir.

INTRODUCTION

Pour Alberto Manguel, « tout lecteur idéal est un lecteur associatif. Il lit comme si tous les livres étaient l'œuvre d'un même auteur prolifique et sans âge » (Cité par Manuelle de Birman, 2005 : 64). En considérant les textes d'un auteur, dans une perspective holistique, ces propos ont une portée transtextuelle indéniable et semblent se méprendre sur l'importance de la forme comme singularité d'une œuvre particulière. Conscient de ne pouvoir être le « lecteur idéal » de Manguel, nous pouvons nous faire le « lecteur associatif » nécessaire pour tout discours sur le langage littéraire, mais dans un sillage plus ou moins restreint. C'est fort de cela que nous nous proposons de lire les

fictions d'un des jeunes auteurs qui animent aujourd'hui la scène littéraire au Bénin.

Ce « risque du contemporain » (Viart, 2013), avec tout ce que cela comporte d'audace critique, nous amène à nous intéresser aux œuvres de Jean-Paul Tooh-Tooh, notamment son recueil de nouvelles *Les serveuses de fantasmes* et celui de pièces dramatiques *Il faut battre l'amour quand il est fou*¹¹. Quel portrait les quinze nouvelles et les cinq pièces de théâtre dressent-elles de la société mise en scène ? Quelles sont les constantes scripturales perceptibles dans ces textes ? Comment peut-on appréhender les configurations sémiotiques mises en œuvre par l'auteur ? À cet effet, l'analyse, en s'appuyant sur la sociocritique et la corpologie¹², se canalise sur quatre aspects : le texte comme vecteur de savoirs, les drames de l'amour devenu monstruosité, les déboires et horreurs sociopolitiques et les lueurs qui profilent l'espoir.

¹¹ Ces deux recueils ont paru à Cotonou aux Éditions Plurielles respectivement en 2012 et 2014. Le choix de ce corpus se justifie par le fait que ces textes, régime de littérature constitutive par fictionalité (Genette, 2004 : 91-118), représentent une évolution majeure dans le travail de création de l'auteur. Son œuvre comprend en effet : *Passions malheureuses* (suivi de *Ngoujel 1^{er}*, *Jean Muvusu*), théâtre, Porto-Novo, Éditions Souvenir, 2006, pp. 7-26 ; *Ivresse virginale*, poésie, Cotonou, Mayton Promo, 2008 ; *Les ombres tropicales*, poésie, Paris, Édilivres, 2009 ; *Les serveuses de fantasmes*, nouvelles, Cotonou, Les Éditions Plurielles, 2012 ; « Affection zéro », poème en prose, in Daté Atavito Barnabé-Akayi (coord.), *Obama et nous*, mélange, Cotonou, Plumes Soleil, 2013, p. 179 ; *Il faut battre l'amour quand il est fou*, théâtre, Cotonou, Les Éditions Plurielles, 2014 ; *Les amours incurables*, nouvelles, Cotonou, Tamarin, 2015a ; *La grammaire du mensonge*, in Collectif, *14, pas 11*, théâtre, Cotonou/Lomé, Les Éditions Plurielles/Éditions Awoudy, 2015b, pp. 105-158 ; *Cahier d'un détour au pays fatal*, poésie, Hagetmau, La Crypte, 2015c.

¹² « *Le but de la sociocritique est de dégager la socialité des textes. Celle-ci est analysable dans les caractéristiques de leurs mises en forme, lesquelles se comprennent rapportées à la semiosis sociale environnante prise en partie ou dans sa totalité. L'étude de ce rapport de commutation sémiotique permet d'expliquer la forme-sens (thématisations, contradictions, apories, dérives sémantiques, polysémie, etc.) des textes, d'évaluer et de mettre en valeur leur historicité, leur portée critique et leur capacité d'invention à l'égard du monde social. Analyser, comprendre, expliquer, évaluer, et ce sont là les quatre temps d'une herméneutique. C'est pourquoi la sociocritique – qui s'appellerait tout aussi bien "sociosémiotique" – peut se définir de manière concise comme une herméneutique sociale des textes.* » (Popovic, 2011 : 16). La corpologie (ou somanalyse si l'on veut, étude de la sémiologie somatique) « se veut l'étude de la corpographie littéraire, c'est-à-dire l'étude des inscriptions du corps dans la création littéraire qui offrent une sémantique du corps à même de consolider l'argumentaire et la démonstration d'un projet esthétique pressenti par le chercheur, que ce corps soit sujet, objet, actant ou évoqué, et donc conférant au corps une "actancialité" particulière. Cela tant en poésie, dans le récit qu'au théâtre (représenté ou écrit). » (Tossou, 2016 : 37-38). Nos griffes remplacent les guillemets des critiques. Sauf autre indication, les italiques sont des auteurs cités.

I. ENTRE CENTRALITÉ ET DÉCENTREMENT : TOPOGRAPHIE ET FAIT DIVERS

Art du langage et malgré ses potentiels autotéliques, la littérature reste une pratique sociale. Marquée par son primat esthétique, la centralité du dire, elle est aussi un pôle où le monde se dit, se donne à lire dans sa diversité infinie. Expliquant cet heureux décentrement, Roland Barthes parle, entre autres forces de la littérature, de *mathésis*, terme grec pour désigner le monument littéraire comme un réceptacle de l'encyclopédie humaine. Il écrit en l'occurrence : « la littérature prend en charge beaucoup de savoirs » (1995 : 805). Nous vérifions cette fonction mathétique chez Tooh-Tooh sous deux angles : la topographie comme écriture des lieux sociaux de l'action et la structure du fait divers dans bien des textes.

LA MATHÉSIS TOPOGRAPHIQUE

L'information spatiale dans les deux recueils, en dehors des exemples où le caractère fictif est prégnant, concerne un univers référentiel on ne peut plus évident. *Les serveuses de fantasmes* animent allègrement l'atmosphère aigre des quartiers de Cotonou, ville béninoise fictionalisée, procédé dont est conscient le dramaturge de « Folie tertiaire » pour qui « l'imaginaire tire sa satire du réel. Mais nul n'a le droit de les confondre. » (*AF*, 98)¹³ Coco cocktail, boîte de nuit où Ramy est berné par « un badaud d'Akpakpa-Dodomey » (*SF*, 13), se situe dans « la rue commerciale de Haie-Vive, venant du carrefour Cadjèhoun » (*SF*, 9). La nouvelle « Honte à Cotonou » porte un titre éloquent en termes de situation topographique, ce que vérifie bien l'action, tout comme celle d'« Une caresse non désirée » qui commence à « Cotonou. Place Etoile rouge » pour virer au tragique après que le zémidjan Gbèly a emprunté « un itinéraire labyrinthique. Maro-militaire, Zongo, Gbégamey, Cadjèhoun, Vèdoko... et incivismisme. Puis Mènantin » (*SF*, 16). Dans cette énumération, on retrouvera Zongo, théâtre de l'histoire « Joe est un python », de même que « l'Institut Français de Cotonou » est celui de « La jalousie du cocotier », Agla et Jonquet ceux de « De Laura à la chèvre » et d'« Une vie excisée », entre

¹³ À partir d'ici, pour indiquer la page d'un extrait du corpus, nous utilisons pour les nouvelles (*SF*, page) et pour les pièces de théâtre (*AF*, page).

autres. Plusieurs indications nous renvoient aux marchés Dantokpa (*SF*, 20, 24, 81) et Missèbo (*SF*, 21, 24).

Ces toponymes, qui permettent de localiser dans le texte des périmètres urbains mi-figue mi-raisin, où évoluent des personnages aux mœurs peu orthodoxes, construisent un imaginaire géographique et social aux accents bien reconnaissables au fil des histoires. L'écriture de Tooh-Tooh expose un panorama spatial où le malaise est ambiant même quand le nom de lieu n'est décliné ouvertement. Si on ne sait pas réellement où a lieu le drame du « Zinli conjugal », on sait, au moins, grâce à l'omniscience du narrateur que les deux coépouses sont l'une d'Abomey, l'autre de Ouidah-*Gléhoué* et que le « braquage » sexuel subi par Ruth se déroula « dans l'enceinte labyrinthique de l'Université d'Abomey-Calavi » (*SF*, 42). Une grande partie des détails sur les références topographiques évoquées sera reprise dans les textes dramatiques, cette fois-ci « sous les tropiques » dans la république imaginaire de « Botomey » (*AF*, 24). Ce fameux pays, qu'on rencontre dans les pièces « Il faut battre l'amour quand il est fou » et « Broussailles et compagnie », a des villes comme Gléxoué et Sègbohòuè (*AF*, 76 et 83) même si on ne nous dit pas celle dans laquelle se trouvent le « quartier Akpakpa » (*AF*, 25), le marché « Tokpa » (*AF*, 38) et un coin comme « Gbogbanou » (*AF*, 81). On observe là une certaine coïncidence¹⁴.

Quant à la pièce « Immigritude », elle fournit un savoir non négligeable sur les itinéraires des immigrés clandestins vers l'eldorado-Europe, que ce soit par la bouche de Zéinabou ou de Fatima dont les récits nous renvoient, entre autres, à Gao, Oujda, Kidal, Dakar, Nouadhibou, Ceuta et Melilla...

Cette *mathésis* topographique sert de soubassement à une autre qui se concentre sur le contenu des histoires et leur organisation.

¹⁴ Cette coïncidence toponymique concerne dans un autre registre certaines occurrences anthroponymiques des deux recueils. Nous avons ainsi : Anita : « La mort du passé » et « Folie tertiaire » ; Bijou Diogo : mère de l'auteur à qui il dédie *Les serveuses de fantasmes* et la pièce « Folie tertiaire » ; Djibril : « Le bon diable et mon père », « Une vie excisée », « Nuit carcérale » et « Immigritude » ; Dossi : « Une caresse non désirée » et « Zinli conjugal » ; Fatima et Zéinabou : « Une vie excisée » et « Immigritude » ; Fatou : « Une caresse non désirée » et « Il faut battre l'amour quand il est fou » ; Nina : « Honte à Cotonou » et « Aurore mutilée ».

LA MATHÉSIS NARRATIVE

Le qualificatif « narrative » ne renvoie pas strictement aux récits des nouvelles, mais concerne et celles-ci et les textes dramatiques, au regard de l'action, des faits, des actes et paroles des personnages, dans une certaine mesure la thématique. Dans le corpus, ce sont les thèmes de l'Amour et de la Politique qui sont les plus abordés, et que le tableau suivant récapitule :

(Œuvres Thèmes	<i>Les serveuses de fantasmes</i>	<i>Il faut battre l'amour quand il est fou</i>
Amour (et sexe)	<ul style="list-style-type: none"> -Coco cocktail -Une caresse non désirée -Honte à Cotonou -La jalousie du cocotier -La garce -Aurore mutilée -Braquage -Larmes occultes -Zinli conjugal -Une vie excisée -Joe est un python -De Laura à la chèvre 	-La mort du passé
Amour et politique		<ul style="list-style-type: none"> -Il faut battre l'amour quand il est fou -Broussailles et compagnie -Folie tertiaire
Politique	-Le tigre et le cardiologue	
Autres	<ul style="list-style-type: none"> -Nuit carcérale (immigration) -Le bon diable et mon père 	-ImmigrITUDE (immigration)

Pour bien analyser ce fonds mathétique, nous nous fondons sur les formes littéraires en elles-mêmes. Entre récits, prose, morceaux poétiques et vers libres, ce sur quoi nous voulons insister est la construction de certaines histoires en faits divers, art de masse ou littérature populaire, dira-t-on, mais qui n'est pas moins « littérature, ordre formel dans lequel le sens est à la fois posé et déçu » (Barthes,

1993 : 1316)¹⁵, preuve de sa validité esthétique. S'il est vrai que la brièveté du fait divers le rapproche des formes courtes comme la nouvelle et le conte, « son contenu n'est pas étranger au monde [...] et] renvoie à l'homme, à son histoire, à son aliénation, à ses fantasmes, à ses rêves, à ses peurs » (Barthes, 1993 : 1310). Nous avons les désastres, les meurtres, les enlèvements (« Une caresse non désirée »), les agressions (« La jalousie du cocotier », « Braquage », « Zinli conjugal »), les accidents, les vols (« Coco cocktail »), les bizarreries¹⁶ (« Honte à Cotonou », « De Laura à la chèvre »), etc.

Dans *Les serveuses de fantasmes*, mises à part « Aurore mutilée » (récit syncopé en vers libres), « Larmes occultes » (narration en trois temps à la limite du poème en prose), « Une vie excisée » (histoire des mésaventures de Zéinabou), « Nuit carcérale » (morceau pathétique au verbe saccadé) et « Le tigre et le cardiologue » (seule nouvelle politique du recueil), tout le reste est marqué par la poétique du fait divers. Étudiant la « structure » de cette forme narrative, à la frontière de l'écriture journalistique et de l'art littéraire, Barthes la cerne par deux types de relation : la causalité et la coïncidence. La première se caractérise par la « déception » entre la cause attendue du fait et sa cause révélée, la seconde par le hasard. Toutes choses qui font qu'« il n'y a pas de fait divers sans *étonnement* (écrire, c'est s'étonner) » (1993 : 1311).

On observe cette triple dimension (causalité déçue, coïncidence hasardeuse, étonnement) chez Tooh-Tooh. Le hasard fait que Ramy prend un inconnu pour un homosexuel comme lui. À cause de cela, le colosse le vide de son argent et emporte sa voiture (« Coco cocktail »). Dans « Honte à Cotonou », Roméo est publiquement mis nu jusqu'au

¹⁵ Pour Karine Lanini, « c'est en vertu de son potentiel dramatique et narratif qu'est distingué un événement, comme si le fait divers se constituait en roman de la vie réelle, compréhensible par tous puisque issu d'une expérience du réel partagée par chacun des lecteurs », in Paul Aron *et alii* (dir.), 2010 : 276. Les textes de Tooh-Tooh dont il s'agit sont riches de ce « potentiel dramatique et narratif » et la valeur référentielle de la topographie les inscrit bien en « une expérience du réel » même si nous ne voulons pas y voir, quant à nous, des « romans de la vie réelle ».

¹⁶ Dans « Il faut battre l'amour quand il est fou », deux faits divers relèvent de la bizarrerie : p. 24 (« un Président a battu sa femme parce que celle-ci a refusé de lui masser le dos. [...] De source crédible, Monsieur n'est pas à son premier coup de honte. En effet, il ne se passe de semaine sans que l'une de ses nombreuses conquêtes ne subisse le même sort... ») et p. 25 (« une dame de soixante deux [sic] ans a été condamnée à cinq ans de prison pour avoir refusé de déclarer son amour à un homme d'affaires de quarante trois [sic] ans... ») Entre l'effet et la cause, il y a dans les deux cas ce que Barthes appelle « la causalité troublée » ou les « déviations causales ». Nous y reviendrons.

slip, effet ahurissant, par Nina la cinquantenaire dont il est l'amoureux, celle-ci l'ayant surpris fortuitement avec une autre femme, Assihou (*SF*, 9-13, 19-21). Une nuit de Saint-Valentin, le fougueux Jésus fait de force l'amour avec sa cousine Ruth sous prétexte qu'il est « au bord de l'excitation » (*SF*, 44). L'interdit de sang n'y a donc rien pu car tout s'explique par le désir effréné. On s'étonne indubitablement devant ces écarts qui ne se justifient point.

Les coépouses Dossi et Sènamï offrent à leur mari Fagla un « zini conjugal » grotesque et effroyable « jusqu'à la pointe des premières lueurs du jour » (*SF*, 59) juste parce que chacune voulait que ce soit avec elle qu'il passe la nuit. Le plus improbable, où on atteint le comble, reste le cas de Couillon qui, parce qu'abandonné par Laura qu'il aime, décide d'assouvir « désormais [sa] libido dans le règne animal » (*SF*, 93) : une poule et une chèvre y passeront. Ces exemples, et d'autres, nous rapprochent des énormités de l'amour.

En tout, on retient que la *mathésis* narrative, au sens de contenu des histoires, concerne beaucoup l'amour, et nous nous appesantissons sur celui-ci dans ce qui suit avant d'aborder la politique plus loin.

2. L'AMOUR ET SES VERTIGES

Dans les fictions de Tooh-Tooh, l'amour rime avec le sexe et les vertiges en sont : pédérastie¹⁷, homosexualité, pornographie, prostitution, inceste, viol, *gigoloterie* (*SF*, 25), pédophilie, sadisme et zoophilie ! Les seules occurrences des termes « couilles, libido, lubricité et cul » en témoignent, de telle sorte que règne dans ces histoires « un seul évangile : évangile selon Saint Orgasme. » (*SF* : 44)¹⁸ Ramy (homosexualité) et Bertrand le Couillon (zoophilie) restent des cas uniques quoique dérangeants pour la conscience sociale. La morale de

¹⁷ On apprend dans « Folie tertiaire » : « Son ascendance Monsieur le Président de Notre République est devenu depuis un certain temps un pédéaste. Au palais présidentiel, on compte jusqu'à ce jour quarante cinq [sic] jeunes garçons déjà sodomisés. D'autres victimes pourraient être identifiées dans les jours à venir. Les enquêtes sont en cours. » Cette « bassesse au sommet de l'Etat » s'illustre également par un fait divers : « Un Ministre bat sa femme parce qu'elle refuse de le sucer. Il s'agit de Sa Condescendance Monsieur le Ministre de la réduction de la pauvreté », *AF* : 98 (pour les deux faits).

¹⁸ Dans ce recueil, on rencontre « couilles » dix fois : 10[2], 13, 18, 24, 44, 70, 71, 92[2] ; « libido » neuf fois : 19, 30, 37, 38, 44, 57, 69, 71, 93 ; « lubricité » sept fois : 11, 17, 29, 31, 38, 64, 69. Dans *Il faut battre l'amour quand il est fou*, le terme « cul » revient sept fois : 15, 31, 32, 38, 133, 137, 139.

celle-ci est mise à rude épreuve par l'inceste que commettent Jésus sur Ruth et le père de Nina sur ses filles (« Aurore mutilée »). Ces deux indéliçats joignent à l'abjection de leurs actes, viol et sadisme, celui du père se compliquant de l'égarement de la pédophilie. C'est aussi de viol et de pédophilie qu'il s'agit entre l'opportuniste zémidjan Gbèly et Fatou, une fillette ; de même que dans la « république du dictateur-tigre », la femme du cardiologue est violée par les soldats pour comble de désespoir.

Avant d'évoquer amplement prostitution et pornographie, avançons un mot sur les malheureux gigolos Roméo, Dossou-Gbété et Couillon qui connaissent chacun à sa façon une fin désastreuse et calamiteuse. Dans les faits, le premier « assenait chaque soir de violents coups de reins [à Nina] comme contrepartie d'une subsistance quotidienne » (*SF*, 20) ; le second et son Alima « se labouraient la chair » (*SF*, 24) depuis cinq lunes ; et le dernier s'alarme : « Après m'avoir sucé les couilles, [Laura] s'en est allée. Alors que moi, je l'aime ; je l'aime de tout mon sexe furieux » (*SF*, 92). L'amour et le sexe n'ont pas bonne presse dans les textes de Jean-Paul Tooh-Tooh. Cela est d'autant plus patent que beaucoup de personnages se prostituent. En Occident, pour (sur)vivre, Fatima se prostitue et, pour le rejoindre, sa sœur Zéinabou n'eut pas d'autre choix sur le chemin, c'est ce que nous apprennent leurs répliques dans « Immigritude ». Dans la pièce « La mort du passé », avant sa mue salvatrice avec Thibus, la tenancière de maison close Alice fait carrément l'éloge de ce dont elle vit en tant qu'« ouvrière du sexe » : « La prostitution est un métier à part entière », puis se montrant plus effrontée : elle « a aussi son mot à dire dans le processus de développement d'un pays » (*AF*, 53). Dans la nouvelle « Une vie excisée », Zéinabou y est réduite faute de mieux ; et Dossi semble s'y connaître, ce qui fait basculer et la vie de sa fille Fatou et celle du zémidjan Gbèly qui a maladroitement sauté sur l'occasion. Au lieu de payer le conducteur, elle lui profile ceci, imperturbable : « Je te propose moi-même. Ne sois pas surpris. C'est mon boulot. Je t'offre quelques minutes de plaisir et tu oublies tes 500 francs, d'accord ? » (*SF*, 16).

Dans une pareille atmosphère, la plume de l'auteur sait composer des morceaux de pornographie si nous convenons avec Hans et Lapouge que celle-ci est « non point la sexualité mais sa mise en scène, sa comédie, sa tragédie, son commentaire et son iconographie » (1980 : 9). On peut dire que pendant leurs périodes d'entente et d'euphorie, les gigolos vivent avec leurs partenaires une comédie du sexe, comédie au

sens de moments heureux ; de la même manière qu'il faut considérer tout viol comme une tragédie du sexe, une horreur s'entend. Dans « La garce », une élève, Gloria, de séduction en séduction et de provocation en provocation, procède à une mise en scène dramatique du sexe où elle contraint dans les latrines son professeur d'Anglais – M.X, à lui faire l'amour :

– C'est l'heure, *baisez-moi !*

[...] *elle se déshabilla. Vêtue de sa propre nudité* et prête à *fondre dans le plaisir*. Elle menaça :

– Soit *vous me chevauchez tout de suite* et j'entretiens la discrétion, soit vous refusez d'obéir et je crie au viol. (*SF*, 32)¹⁹

Les injonctions et tout le manège de la nudité viennent à bout du pauvre professeur devenu presque victime. La même opération de séduction, mais sans contrainte, est tentée par une jeune fille sur Dossou-Gbété, le gigolo d'Alima qui joua, quant à lui, bien le jeu. Le texte note : « Le pantalon en feu. Désir à fleur de corps, ils s'engouffrèrent dans l'obscurité complice des fleurs environnantes. Là, les envies se libérèrent. Partie de fellation ; tétée gloutonne ; caresses... reins » (*SF*, 25-26).

Cette comédie de la sexualité coûtera la vie au bonhomme, la jalousie du propriétaire de la chair mordue s'étant révélée impitoyable. Dans « Joe est un python », la consommation charnelle heureuse entre Joe et Chantal vire au pire, à la tragédie du sexe quand, au lieu de payer sa cliente, l'homme lui demande d'abord de se faire « laper les entrailles » par le reptile qu'il tient en main. Leur communion habituelle est ainsi signifiée :

A chaque sollicitation, Chantal répond. Avec l'empressement d'une poule nymphomane. [...] Et les deux se triturent ; se pétrifient au milieu des nuits. Danse fougueuse. Brouillonne. [...] Même si les corps sont habitués à cet exercice, c'est toujours avec les couilles en fête que Joe sillonne Chantal. Le clochard se noie totalement dans les profondeurs de la trentenaire dont les entrailles s'essoufflent parfois sous la rage d'un sexe un peu trop démesuré. (*SF*, 70)

La rhétorique pornographique se donne allègrement à lire : nymphomanie, chair triturée et pétrifiée avec fougue, les couilles en fête pour sillonner le corps de l'autre, ses entrailles, sexe un peu trop démesuré. On voit à quel point l'érotisme du corps est sans bornes dans ces histoires. Le désir et l'acte amoureux semblent ne pas connaître de

¹⁹ Les italiques sont de nous.

limites. Les personnages jouissent au gré de leur folie intérieure, sans retenue, sans pudeur et parfois sans la prise en compte du ressenti de l'autre. Ce qui est la métonymie des turpitudes de la société elle-même dont le cours ambiant n'est pas reluisant.

3. LA DÉRÉLICTION SOCIOPOLITIQUE

L'univers fictionalisé par Tooh-Tooh est comme balaféré de souffrances, de déboires, de malheurs. Il s'apparente à une jungle à laquelle s'accrochent les personnages à leur corps défendant.

AU NIVEAU SOCIAL

Bon nombre sont des narcotrafiquants : Jimmy, un des clients de l'homosexuel Ramy ; Djibril, un des abonnés de la belle-de-nuit Zéinabou (« Une vie excisée ») ; Fatou et Momo dans « Il faut battre l'amour quand il est fou » ; Zéinabou et son Ahmadou dans « Immigritude » (AF, 127). La mort s'égrène comme un chapelet : Zéinabou s'écroule par fausse couche (SF, 68) ; Mina, la fille d'Alice la prostituée, meurt à dix ans (AF, 56), martyrisée par les aléas insupportables de l'existence, une merde et un enfer maintes fois décriés ; le cardiologue meurt « malade de chagrins et d'émotions » au cachot (SF, 88) ; le coup fatal monté par Mensavi contre son ami Bossou, avec l'aide du *bocomon* Bon diable, fut plutôt fatal au charlatan lui-même et au père du narrateur (SF, 54) ; dans « Larmes occultes », le calvaire de Sourou qui a perdu épouse et frères se conjugue à celui de Sophie sept fois veuve et quatre fois divorcée, pour finir dans le décès étrange de l'homme, par « sorcellerie ? » (SF, 47)...

Ces destins brisés sont à la mesure de la vie enragée qu'est le quotidien des uns et des autres. La narratrice-personnage d'« Aurore mutilée », qui écrit à sa mère, devant le viol incessant dont sa sœur Nina et elle sont victimes de la part de leur père, s'enflamme :

Chaque jour de notre existence
Est une longue élégie aux ondoiements tragiques
L'amour en berne
Le ciel de nos cœurs constellé de ressentiments
Monstruosité de nos quotidiens
A côté de notre petit diable de père (SF, 35).

Un tel cri de désespérance dit combien leur être-au-monde s'est effiloché. Tout n'est que misère, débauche, opportunisme, sauve-qui-

peut pour pouvoir survivre. Ce qui pousse les protagonistes de la nouvelle « Nuit carcérale » et de la pièce « Immigritude » à s'aventurer sur les chemins de l'immigration clandestine afin de trouver un hypothétique mieux-être, avec tout ce que cela comporte de risques : intempéries d'un climat hostile, naufrages, prostitution, déperditions... Dans le récit politique « Le tigre et le cardiologue », on oscille entre un drame familial et une tragédie nationale faits de : violences quotidiennes, spoliations, injustices, angoisses sans fin, atrocités, massacres, guerres... Et le *pickpocket* Joe ne s'illusionne pas : « Dans la tête de Joe, l'avenir est improbable ; une sorte d'horizon fait d'incertitudes. [...] Jouir. Chaque journée fructueuse se célèbre. Alcool et sexe. Peu importe le bar, le restaurant ou la boîte de minuit. Vice à vau-l'eau. L'impudence ordurière. Tendence chienne. » (*SF*, 69).

Les incertitudes de l'avenir, le vice fait norme, le présent pourri d'horreurs, ces écarts écoeurants, que *Les serveuses de fantasmes* accusent à l'aune des trajectoires diverses, sont beaucoup plus épinglés dans leur dimension fondamentalement politique avec le recueil *Il faut battre l'amour quand il est fou*.

AU NIVEAU POLITIQUE

La pièce éponyme présente un drame sentimental entre deux sœurs qui se disputent le même homme, un Ministre de la République. Nous sommes, en effet, au Botomey, pays dans lequel un candidat aux présidentielles pousse si loin l'énormité qu'il promet, une fois au pouvoir, d'électrifier « tous les coins et recoins », c'est-à-dire « les cours des maisons, les chambres, les douches, les latrines, les puits, les lits, les nattes, les sacs, les tables, les chaises et tabourets » (*AF*, 24). Le propos est d'un populisme et d'une démagogie crétinisants. Le peuple botomien et ses travers reviennent dans « Broussailles et compagnie », pièce où comme dans la nouvelle « Le tigre et le cardiologue » le drame est à la fois familial et national. Autant l'humaniste cardiologue est le fils du tigre-dictateur, autant le président Yi Magbodjè et son (fils) Dominique couchent avec la même femme, Hermione : ce qui fait tout le conflit en jeu, tout le piquant de l'intrigue. La sale vie d'étudiant du jeune homme, la brutalité gratuite du garde sur lui pour qu'il avoue sa relation avec la première dame, sont d'un pathétique évident. L'une des scènes les plus saisissantes reste l'aveu de paternité (*AF*, 84). Du point de vue de la satire politique, il faut noter le nom du président qui donne

en *fongbé*, langue béninoise : Quitte le pouvoir pour que nous ayons la paix ; et les affaires qui éclaboussent la République :

Roger Essato pour affaire de vente du domaine de l'Ambassade de Botomey à Miami ; François Nangbè pour affaire de bâtiments administratifs mal badigeonnés ; Armand Zanzan pour affaire de 10 milliards disparus mystérieusement ; Soulé Miwa pour affaire de voitures mal garées devant le palais présidentiel... (AF, 68)

L'écriture de la déréliction des êtres et des choses atteint un niveau frappant dans « Folie tertiaire », pièce qui est à la fois la théâtralisation d'un projet d'écriture dramatique ; l'histoire d'un amour impossible entre un ministre tortionnaire et une belle jeune fille, Mystoura ; et une critique de l'arbitraire politique. Sans insister sur l'esthétique de la distanciation, le procédé du théâtre dans le théâtre, le fait que les répliques du Dramaturge, fait personnage, prennent valeur plusieurs fois de didascalies, attardons-nous sur la dénonciation des pratiques liberticides dans la république. Le brutal ministre Salisco fait pieusement l'éloge du régime : pour lui, le bonheur que le pouvoir en place consent à procurer à l'individu est une affaire de famille, et non d'intérêt général : « Ma femme, mes enfants, mes frères, ma mère, mon père, mon grand-père, ma grand-mère, le cousin du frère de la nièce de ma sœur consanguine. » Ensuite, il passe aux tâches ignobles qui consistent à faire jouir aux autres les calamités : « J'ai assassiné des opposants, massacré des journalistes, persécuté des religieux un peu trop intégristes ». Et on en arrive au *hic* des aveux de tortionnaire, sans vergogne : « J'ai orchestré des viols, l'extermination de tout un village qui s'opposait au passage d'un oléoduc. J'ai tué des femmes et des enfants pour satisfaire l'anthropophagie du Président... » (AF, 102-103).

Le pays se résume donc à la famille, au népotisme s'entend, à l'argent et au sexe, aux martyres et massacres, aux exterminations et au cannibalisme. Ce portrait lugubre et funeste inspire sûrement au garde de prison une des répliques les plus fameuses de la pièce :

Le garde : Notre république est *oblique*. Je veux dire *rien n'y est normal*. *La bassesse* est érigée en principe de gouvernance. La seule loi qui prévaut est *la loi du plus viril*. *Le plus viril financièrement*. Pour vivre dans notre République *oblique*, il faut aussi être *oblique*. *Oblique* dans sa tête, *oblique* dans ses mouvements, *oblique* dans ses prises de position. Afin de suivre la cadence quoi. Pactiser avec *le silence et l'obéissance*. Avoir les yeux pour

voir, les oreilles pour entendre mais *la bouche pour ne jamais parler*. Vous devez *faire tout ce qu'on vous demande de faire* (AF, 112)²⁰.

Anomalies généralisées, la bassesse en maître, sexualité éhontée et argent facile, mentalités rétrogrades, perversité, démissions irresponsables face à la logique des faits, silence coupable, obséquiosité, bref république oblique, société oblique : pas seulement celles de « Folie tertiaire », mais aussi celles de tout l'ensemble des *Serveuses de fantasmes* et d'*Il faut battre l'amour quand il est fou*, univers dans lesquels meurtres et suicides se rangent dans la catégorie des normalités, etc. Le tableau que voici en témoigne suffisamment :

Œuvres Cas	<i>Les serveuses de fantasmes</i>	<i>Il faut battre l'amour quand il est fou</i>
Meurtres de	-Gbèly par vindicte populaire pour viol de Fatou (18) -Dossou-Gbété par sortilège, le cocu se vengeant (27) -« deux vies étiolées sous la rage des mains de Dossi » (55) -Joe et le python par Chantal pour sa survie (72) -la femme du cardiologue jetée dans la fosse aux tigres (87) -Bertrand par vindicte populaire pour zoophilie (93)	-le Ministre par Momo jaloux (34) -Anita par sortilège, les parents de Thibus hostiles (59) -la mère de Dominique pour sacrifice rituel au palais présidentiel (85) -Jules, fiancé de Mystoura, par le garde de Salisco sur ordre de celui-ci (117) -Salisco par son garde, par révolte ? (121)
Suicides de	-(Désir de suicide de) Zéinabou la malheureuse (67) -(Menaces de suicide du) Couillon désespéré (91)	-Fatou désemparé (41) -Le Président, par remords ? (85) -Hermione, la première dame, par sacrifice (92) -le garde de Salisco le ministre, motif ? (121)

Signalons que dans les cas de Zéinabou et de Couillon, le suicide est projeté et non réalisé, les deux mourront autrement. Le point d'interrogation que nous mettons parfois signifie que la raison du suicide n'est pas élucidée dans le texte. Au total, la déliquescence ne se réduit pas aux vertiges de l'amour et à l'effritement du quotidien, elle

²⁰ C'est nous qui mettons en italique.

prend également en compte le microcosme politique. C'est cet ensemble qui constitue le fond social donné à lire.

Malgré un tableau aussi macabre, l'espoir reste permis dans les fictions de Tooh-Tooh. Et ce versant heureux participe du fonctionnement des sociétés décrites.

4- LES POLARISATIONS DE L'ESPOIR

Jusque-là, nous avons vu que les textes en étude dressaient un tableau pratiquement noir de la société dans son ensemble. Seulement, ici et là, pointent à l'horizon quelques lueurs d'espoir qui ravivent le sourire et l'audace d'une existence convenable. Dans « Le bon diable et mon père », le narrateur-personnage espère voir un jour son père qu'il n'a jamais connu et dont il s'est fait un portrait comme palliatif dans son esprit ; Dominique dans « Broussailles et compagnie » rencontrera le sien avant que celui-ci ne se suicide, acte de renaissance altruiste. Le seul texte des *Serveuses de fantasmes*, où l'espoir est véritablement polarisé, est celui qui développe une *mathésis* politique. Même le titre est significatif à cet égard : le tigre et le cardiologue, ce sont les dérives politiques face aux lendemains qui chantent et enchantent. Mais les deux mourront, condition à n'en point douter du renouveau. Dans le récit lui-même, le symbole de la foi et de la vigueur du peuple, c'est l'opposant invétéré au tigre-président : « Edouard GONZO ou l'espoir. » (SF, 83) Il est l'homme qui canalise à lui tout seul la marche fervente et résolue des masses vers le bonheur rêvé et voulu. Le tigre décédé, tout change au mieux :

Et le pays fut débarrassé de la démoncratie [sic].

Et le peuple retrouva la démocratie.

Et le peuple retrouva le sourire longtemps refoulé.

Et le peuple intronisa Edouard GONZO du retour de l'exil.

Et le peuple reprit vie. (SF, 89)

« Tigritude » rime avec « démoncratie », le néologisme est illustratif. Le sourire du peuple, sa vie, la fin des affres de l'exil de l'opposant, trouvent leurs sens dans la démocratie enfin matérialisée. Il n'est pas anodin que toutes les fois que le nom d'Edouard GONZO se rencontre dans le texte, le patronyme soit écrit en capitales d'imprimerie : cette mise en exergue relève d'une volonté auctoriale de monstration, d'insistance. Cette dichotomie entre le mal et le bien, pas nécessairement manichéenne, se lit dans la trame de la pièce « Folie tertiaire » :

Salisco : J'effectuais régulièrement des levées de jeunes garçons de mon parti, Parti des Partisans Dévoués au Service du Président (PPDSP), pour satisfaire la pédérastie du Président. Je participais activement aux coups d'Etat électoraux dans le seul but de maintenir la démocratie puisque le maintien au pouvoir du Président était une garantie de démocratie.

Le poète : Garantie de démon-cratie ! (AF, 103)

À l'impertinence notoire du ministre Salisco qui avoue ses manœuvres basses (favoriser la pédérastie et la pédophilie du président, orchestrer des « coups d'Etat électoraux ») et y voit une manière de « maintenir la démocratie », de la garantir, la réplique du poète, par l'usage de l'axiologique péjoratif « démon-cratie », permet de faire lucidement la part des choses et de distinguer le bon grain politique de l'ivraie. C'est après l'assassinat de Salisco par son garde-du-corps que la pauvre Mystoura et les siens seront libérés.

Ainsi la mort de certains personnages se révèle une exigence pour la renaissance et l'espoir. On se rappelle que le décès du tigre a pu favoriser pour le peuple meurtri les chemins de la démocratie. De même, le suicide expiatoire du président Yi Magbodjè dans « Broussailles et compagnie » a mis fin à un règne riche d'arbitraires, et l'arrivée au trône de son fils pour intérim a suscité l'enthousiasme du peuple. Avec Dominique, assure Hermione, « les élections seront bel et bien organisées pour la première fois dans ce pays » (AF, 91). À notre lecture, l'espoir est beaucoup mieux polarisé dans « La mort du passé » et « Immigrature ». Dans celle-ci, le symbole emblématique en est Fatima, immigrée clandestine qui décide de rompre avec sa vie de prostituée, de déperdition, et pense désormais que le chemin du salut, du meilleur se trouve dans le retour au pays, le rester-chez-toi, le travail opiniâtre, l'attachement à ses origines, ses racines culturelles, la fidélité à son identité d'être humain, qu'il faut construire inlassablement par les labeurs et la confiance à ses valeurs. En conséquence, elle propose : « L'immigration clandestine, choisie et concertée, pas question. Il faut une immigration réfléchie. Celle qui consiste à aller voler aux autres le feu du savoir-faire, pour le donner à son pays. Celle dont la seule destination est la prise de conscience de ses origines et de ses valeurs » (AF, 142).

Quant à « La mort du passé », avant d'y voir l'expression de la renaissance aux horizons euphoriques, faisons remarquer qu'à bien des égards elle est une réécriture subtile de certains aspects des nouvelles « Une vie excisée » et « Joe est un python ». La belle-de-nuit Alice, réclamant en effet son dû à son client Thibus, n'est pas sans rappeler

Chantal réclamant à Joe le sien, seulement que la fin entre ceux-ci a été tragique. Par ailleurs, on apprendra qu'Alice en est venue à la prostitution par pis-aller, comme une échappatoire à ses déboires répétitifs : Zéinabou en fit autant pour se délivrer des aléas de sa « vie excisée », elle finira dans la mort. Contrairement aux dénouements malheureux des nouvelles, Alice Doumbia et Thibus Koula passeront des dysphories de leur existence au goût de la vie meilleure et acceptée. Leur confession respective de leurs passés l'un à l'autre consacre une certaine victoire sur le désespoir et l'aspiration à l'union et au bonheur. Si la femme reconnaît que l'homme lui apprend à « retrouver l'espoir » et se dit prête à s'engager avec celui-ci, déterminée et persévérante, l'homme tient en ce sens à ce qu'elle soit consciente de cette leçon de vie : « Tant qu'on n'a pas encore atteint le bonheur, il n'est jamais assez de prendre des risques » (*AF*, 62). Des risques sains et responsables, devons-nous sûrement comprendre.

Derrière les horreurs sentimentales et politiques, somatiques et sociales du même coup, on voit donc poindre bien des lueurs et des euphories qui embellissent la vie. C'est dans cet entre-deux que se situent les fictions en étude dans leurs constantes sémiotiques.

CONCLUSION

Genette (2004 : 91) rappelle qu'« une œuvre n'est littéraire que si elle utilise, exclusivement ou essentiellement, le médium linguistique » avec la dimension esthétique que cela requiert. Ce principe de forme ne peut faire oublier ou perdre de vue que le matériau linguistique fait art est un contenu en lui-même qui porte d'autres contenus, indéfiniment. Ce sont ces enjeux du texte que nous avons essayé de circonscrire dans les fictions de Jean-Paul Tooh-Tooh. Leur littérarité est porteuse d'une dimension mathématique considérable. Ce sont le fonds topographique aux jeux référentiels intéressants, la scénographie du fait divers au cœur de la textualité, l'amour, l'argent et les obscénités de la sexualité, les délires sociaux et les démences politiques, toutes choses qui trouvent leur consécration dans les maladies étranges et pourtant rationnelles de la mort. Malgré le bilan macabre, les voix de l'espoir pour l'homme arrivent à se faire entendre ; même si le même Tooh-Tooh, dans une contribution au titre parlant, « Affection zéro », se garde d'un enthousiasme tous azimuts : « Les raisons du futur se lancent à la

captation des espoirs éventrés. » (2013 : 179) Cette poésie de la lucidité retient que la littérature reste un questionnement lucide sur l'homme.

Ouvrages cités

- ARON, Paul *et alii* (dir.). 2010. *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF.
- BARTHES, Roland. 1993. Structure du fait divers. *Essais critiques*, in *Œuvres Complètes I*. Paris : Le Seuil, 1309-1316.
- . 1995. *Leçon*, in *Œuvres complètes III*. Paris : Le Seuil, 801-814.
- BIRMAN, Manuelle de. 2005. *L'amour des livres et de la lecture. Anthologie II*. Paris : L'Archange Minotaure.
- GENETTE, Gérard. 2004. *Fiction et diction précédé d'Introduction à l'architexte*. Paris : Le Seuil.
- HANS, Marie-Françoise et LAPOUGE, Gilles. 1980. *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*. Paris : Le Seuil.
- POPOVIC, Pierre. 2011. La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir. *Pratiques* 151/152, 7-38.
- TOOH-TOOH, Jean-Paul. 2012. *Les serveuses de fantasmes*. Cotonou : Les Éditions Plurielles.
- . 2013. Affection zéro. In DatéAtavitoBarnabé-Akayi (coord.). *Obama et nous*, mélange. Cotonou : Plumes Soleil, 179.
- . 2014. *Il faut battre l'amour quand il est fou*. Cotonou : Les Éditions Plurielles.
- TOSSOU, Okri Pascal. 2015. Aspects de la « corpographie » dans le roman français. *Cahiers d'études linguistiques* 10, 8-39.
- . 2016. *Corpographie et corpologie*. Cotonou : Plumes Soleil.
- VIART, Dominique. 2013. Au risque du contemporain. Pour une critique des enjeux. *Les Temps Modernes* 672, 242-253.